

Croire dans la vie... croire dans l'éternité, par Joël Barreau

« *Poésie et éternité chez René Guy Cadou* »

La polysémie du mot *éternité* est telle, qu'il me semble nécessaire, d'entrée de jeu, de préciser en quel sens on choisit de l'entendre. Personnellement j'ai choisi d'évoquer le rapport que Cadou, dans l'ensemble de son œuvre poétique, entretient avec ce que les religions appellent la *vie future*.

En 1947, dans *L'aventure n'attend pas le destin* (p. 209), s'exprime poétiquement, pour la première fois de façon explicite, une interrogation métaphysique sur la vie après la mort :

*Peut-être bien
Que tout au bout de cette vie il n'y a rien
Que c'est comme le dos du mur de l'hospice
Des détritrus
Ou trois cents mètres de précipice
Dans la glaise du temps difficile à manier
L'Ame fait un tout petit peu de fumée
Il y a l'herbe l'os blanchi et le vieux casque
La cinquième roue d'une destinée restée en panne
Dressé sur le hors-bord qui fourrage la nuit
Il reste malgré tout l'espoir d'une aventure...*

Un an plus tard, le 25 mai 1948, c'est le refus de toute interrogation métaphysique sur l'au-delà qui est, cette fois, affirmé dans le poème dont le titre *Ah je ne suis pas métaphysique, moi* (p. 300-301) est emprunté au premier vers. Oui, proclame René Guy Cadou, de façon si vraie et si sibilante :

*Je n'ai pas l'habitude de plonger les doigts
Dans les bords de l'éternité*

Il faut, en fait, attendre les quatre derniers vers pour que soit vraiment explicitée la signification du poème :

*Même dût-on mourir dans le frais de son âge
Rien que d'avoir posé son front sur un corsage
Et fût-il d'une mère on a bien mérité
De croire dans la vie plus qu'en l'éternité.*

Si j'interprète correctement ces derniers vers, ce qui est ici poétiquement proclamé, proclamé comme un véritable acte de foi, c'est le refus de subordonner sa vie à ce qu'on ne sait quelle vie future après la mort, le refus de subordonner sa vie à l'obtention du salut éternel, c'est le choix des *biens de ce monde* et non des biens surnaturels, le choix des réalités terrestres et non des réalités *métaphysiques*, le choix de la réalité poétique du monde contre la métaphysique de l'éternité, en sorte qu'on pourrait dire que, pour Cadou, être poète, au moment où il écrit ce poème, c'est, pour en reprendre le dernier vers, « *croire dans la vie plus qu'en l'éternité.* »

Dès lors s'éclaire le sens des deux vers qui nous avaient semblé bien sibyllins au début du poème (« *Je n'ai pas l'habitude de plonger les doigts/dans les bords de l'éternité* »), à savoir le refus de Cadou de se délecter à l'avance de cette *confiture* surnaturelle qu'est, pour les croyants, ce bonheur éternel promis à ceux qui, pour le mériter, auront sacrifié les jouissances terrestres.

Et même si, après sa mort, son âme devait survivre pour l'éternité, il n'en a cure :

*Et que m'importe qu'en les siècles l'on dispose
De mon âme comme d'une petite chose
Sans importance ainsi qu'au plus chaud de l'été
Dans la poussière le corset d'un scarabée*

Cette vie future promise aux élus par la religion, cette vie éternelle, objet suprême de la foi des croyants, René Guy Cadou la refuse, car, comme il le proclame dans le poème *La nuit surtout* (p. 299) :

*Qu'est-ce que j'aurai gagné à être éternel ?
Les lunes et les siècles passeront
Un million d'années ce n'est rien
Mais ne plus avoir ce tremblement de la main
Qui se dispose à cueillir les œufs dans la haie
Plus d'envie plus d'orgueil tout l'être satisfait
Et toujours la même heure imbécile à la montre
Plus de départs à jeun pour d'obscures rencontres*

Tel est aussi le sens de cette *Adresse à Dieu* bien désinvolte :

*Tu peux bien m'accueillir et m'ouvrir tes palais
Tu ne me rendras point cet amour que j'avais
De la vie* (p. 376-8)

A quoi bon, au reste, cette vie éternelle, si rien ne survit sur terre de sa vie et de son œuvre

*Et je puis bien partir
Pour l'éternité avec un vieux sac de cuir
Comme en trimbalent les bons curés et les saints
Les soirs de gel lorsqu'ils changent de patelin,
Rien ne subsistera de moi dans votre Histoire
Pas même un invendu dans un kiosque de gare*

Ecrire mais vivre, p.296-7

Sachant que ces textes ont été écrits entre le 3 mai et le 3 juillet 1948, on peut en conclure qu'à cette époque la croyance à la vie future comme fin dernière de l'homme, dogme fondamental de la foi chrétienne, n'était absolument pas un article de la religion de René Guy Cadou, et qu'en tout cas il ne s'en souciait guère. Mais la récurrence de ce thème de la vie éternelle dans ces textes montre toutefois que, si peu métaphysique qu'il s'affirmait être, il était conscient de l'importance spirituelle de cette croyance chez tous ceux qui, comme Max Jacob, la partageaient.

Peut-être est-ce leur influence, ainsi que l'expérience douloureuse de sa maladie et le pressentiment de sa mort, même s'il ne la croyait pas si proche, qui expliquent l'évolution qui, en quelques mois, va l'amener à s'ouvrir à la croyance à la vie éternelle. Très certainement aussi, le désir éperdu de rejoindre un jour ses parents, dont, le 17 janvier 1949, il évoque métaphoriquement la survie :

Embarqués dans le train de nuit qui ne s'arrête jamais

*Anna ma mère dans la couchette du wagon
Et mon père au-dessus qui la protège de son affection
Ah! Croyez-moi ! je ne sais rien de plus atroce
Que de vous laisser partir seuls pour ce voyage de noces
Que d'attendre durant des mois et des années
Derrière la fenêtre étroite et grillagée
Le passage de l'ange essoufflé qui m'appelle
A l'aubette perdue dans les genêts du ciel
Où le train qui vous mène est enfin arrêté.*

La tristesse, p. 309-310

Attente qu'évoquent sans ambiguïté ces deux vers du poème *Vieil Océan* (p. 334) :

*Que la grenouille de ma voix s'enfle jusqu'à chanter
Ce bol de larmes au pied des marches de l'éternité !*

C'est ainsi qu'il imagine, plaisamment, sa comparution après sa mort devant le Juge suprême pour son examen de passage à l'Eternité :

*Oh ! attendre les résultats d'un examen tout sa vie !
Me voici devant l'Agrégé final moi l'impétrant
Qu'avez-vous retenu de mes commandements ?
N'ai tué que cet enfant en moi ! commis d'autre adultère
Que de coucher dans les draps maigres de la terre !
Et quant à ce qui est d'honorer ses parents
Vous les tenez cachés oh ! depuis si longtemps
Sous la marquise de vos ailes
Que c'est à moi mon Dieu de vous en demander des nouvelles !*

jugé, p. 343

Oui, cette éternité si longtemps refusée par lui, son testament spirituel qu'est le poème *Nocturne* montre qu'il y aspire de toute la force de son âme, exprimant cette aspiration avec un humour bien éloigné de l'habituelle rhétorique des prêcheurs d'éternité :

*Ô mon Dieu ! j'ai tellement faim de Vous tellement besoin de savoir
Qu'un couvert en étain serait le bienvenu dans le plus modestes de vos réfectoires
Que la cuisine soit bonne ou fade nous ne sommes point ici à l'Office
Laissez-moi respirer l'odeur des fleurs qui sont sur les tables et qui ressemblent à des lis !
Je crois en Vous Hôtelier Sublime !*

Hôtelier divin qui, dans la strophe finale, accueille le poète qui doute de son salut par ces paroles d'un humour bien caducéen :

*Qu'il soit coupable ou non coupable
Toujours en peine de son Dieu
Qu'on lui serve pour vin de table
La rosée lustrale des Cieux !*

Note :

Les numéros de pages se réfèrent à l'édition de 1978 de *Poésie la vie altière* ; édition dans laquelle, malheureusement, sont absents bien des titres donnés par Cadou à ses poèmes (par exemple, page 300, le titre « Ah je ne suis pas métaphysique, moi ») ainsi que la datation d'un très grand nombre de poèmes, ce qui rend très problématique leur mise en perspective chronologique. D'où la nécessité d'une nouvelle édition conforme enfin aux manuscrits de Cadou.

*Joël Barreau, ancien professeur de lettres classiques au lycée Clemenceau de Nantes, ancien président de l'association de gestion du Centre René Guy Cadou de Nantes.